

Géraldine Dormoy

Un cancer pas si grave

Journal de bord
d'une année
particulière

LE DUC S
EDITIONS



Je pressens que cette journée est cruciale dans ma vie, qu'il y aura un avant et un après, que demain je penserai déjà autrement. Je souhaite me souvenir de tous les états par lesquels je vais passer. Je ne fais pas confiance à ma mémoire. Enfant, j'écrivais dans des journaux intimes que je finissais toujours par jeter, convaincue que ce que j'y avais écrit n'avait aucun intérêt. Aujourd'hui, je regrette de ne pas savoir ce que je pensais quand j'avais 12 ans. J'en ai 41, ma vie est en train de basculer, cette fois je ne ferai pas la même erreur.

Bien sûr, il y a l'annonce de la maladie et les traitements. Mais Géraldine Dormoy raconte aussi l'évolution de son rapport au monde. Apprendre à ne rien faire, accepter ses sensations, se recentrer sur l'essentiel : voilà sa mission.

Douze mois d'un journal intime riche d'enseignements pour toutes et tous, malades ou bien portants.

« Le cancer, lorsqu'il n'est pas trop grave, qu'il est bien pris en charge et qu'il survient chez quelqu'un qui a de la ressource, est un étonnant accélérateur de vie. »

ISBN : 979-10-285-1585-0



9 791028 515850

19,90 euros
Prix TTC France

L E D U C . S
E D I T I O N S

Rayon : Témoignage

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS!

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez chaque mois :

- des conseils inédits pour vous sentir bien ;
- des interviews et des vidéos exclusives ;
- des avant-premières, des bonus et des jeux !

Rendez-vous sur la page :
[bit/ly/newsletterleduc](https://bit.ly/newsletterleduc)

Découvrez aussi notre catalogue complet en ligne sur
notre site : **www.editionsleduc.com**

Enfin, retrouvez toute notre actualité sur notre blog et sur les
réseaux sociaux.



Suivi éditorial : Céline Haimé

Relecture-correction : Agnès Duhamel

Maquette : Evelyne Nobre

Illustration de couverture : Mai Hua

Montage de couverture : Antartik

© 2019 Leduc.s Éditions

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Bufferon

75015 Paris – France

ISBN : 979-10-285-1585-0

Géraldine Dormoy

Un cancer
pas si grave

À Mark

Le cancer devient l'idée qu'on s'en fait.

Susan Sontag

J'essaie de me tenir inoccupé.

Jon Kabat-Zinn

Sommaire

Prologue	9
Novembre 2017	11
Décembre 2017	35
Janvier 2018	69
Février 2018	107
Mars 2018	139
Avril 2018	173
Mai 2018	209
Juin 2018	241
Juillet 2018	263
Août 2018	295
Septembre 2018	325
Octobre 2018	349
Épilogue	377
Remerciements	381
Bibliographie	383

**Hormis certains noms et des détails,
tout ce qui suit est vrai.**

Mes médecins

Docteure Clama, radiologue

Docteur Drakkar, oncologue

Docteur Fletch, acupuncteur

Docteur Leroy, anesthésiste

Docteur Maillol, radiologue

Docteur Solaris, chirurgien

Docteure Thérez, gynécologue

Docteure Verneuil, micro-nutritionniste

Docteur Vivien, psychiatre

Prologue

J'enfile ma chemise sur ma peau nue. J'ai choisi l'une de mes préférées, en soie, imprimée de petits zèbres ocres sur fond noir. L'étoffe se pose délicatement sur mes épaules. Je la boutonne, en rentre les pans dans mon jean, ajuste le col face au miroir de la salle de bain. Dans le salon, Gustave mange son pain au chocolat en imitant un train. « Montélimar, deux minutes d'arrêt. »

Je scrute mon reflet avec curiosité, me tourne du côté plat, puis du côté à peine bombé. Mon sein droit est si menu qu'il ne fait qu'un infime renflement sur ma chemise. Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai décidé d'aller travailler sans soutien-gorge, ni prothèse. « Personne ne remarque la différence », m'a affirmé Noelia, une ancienne malade, deux jours plus tôt. Son aisance m'a convaincue. Avant elle, je n'avais jamais vu une femme oser présenter son buste autrement que comme le modèle attendu.

Je me maquille légèrement, savoure mon petit déjeuner avec mon fils, range la maison. Mes gestes sont précis, rapides, rôdés par des centaines de matins pressés. Une seule différence : à chaque mouvement, une impression de liberté. Plus de bretelle qui glisse, d'élastique qui remonte, de silicone qui colle à la peau. Seulement la caresse du tissu sur ma cicatrice. Je ne sens même pas mon sein bouger.

Je retourne me regarder dans la glace, scrute mon torse mi-fille mi-garçon. Son ambiguïté me trouble et me ravit. Je n'ai plus rien à cacher, plus rien à prétendre, mais j'ai le choix : si j'ai envie de rentrer dans le rang ou de formes sous une robe moulante, j'ai ma prothèse. J'ai déjà changé de posture. Sûre de moi, ancrée dans ma nouvelle androgynie, je me tiens à la lisière de ma féminité. Elle reste énigmatique. Je l'observe. Je suis en paix avec elle.

Clichy, le 30 avril 2019

Novembre 2017

Vendredi 3 novembre

J'ai envie de faire un dîner de filles. Mélanger des amies proches et moins proches, qui ne se connaissent pas mais qui pourraient avoir des choses à se dire. Les mecs, je m'en fous. Pas tous, pas tout le temps, mais souvent quand même.

Je choisis le vendredi 17 novembre, un jour où Mark, mon mari, sera en voyage professionnel. J'envoie une douzaine d'invitations via la messagerie d'Instagram. Je pose une RTT afin d'avoir tout mon temps pour préparer le repas. Cette journée me fera du bien, je me sens fatiguée en ce moment. J'ai besoin de prendre de la distance avec le boulot.

Une ordonnance de mammographie traîne depuis un mois dans mon tiroir. Je prends rendez-vous pour ce même vendredi dans un centre du XVII^e arrondissement où j'ai mes habitudes. Une gynéco, aujourd'hui à la retraite, me l'avait recommandé, il y a des années de cela. « Tous les cabinets de radiologie ne se valent pas. Là-bas, ce sont les meilleurs de Paris. Leur matériel permet de déceler une anomalie six mois avant les autres », m'avait-elle assuré.

Nous serons huit. Je ferai un chou farci, une recette facile à préparer à l'avance, ce qui me permettra de profiter pleinement de mes invitées pendant la soirée.

Vendredi 17 novembre

Je pars de chez moi avec mon Caddie. Mon rendez-vous rue Cardinet est à 10 h 15. Ensuite, je n'aurai plus qu'à faire mes courses rue de Lévis. Je ne devrais pas en avoir pour plus d'une heure. J'arrive en avance. Une jeune femme aimable et précautionneuse me reçoit. Sein gauche sous plaque de verre. Radiographie de face, oblique. Renouvellement de l'opération avec l'autre sein.

Je pense à ce soir. Je me réjouis à l'avance des discussions à venir, à la fenêtre entre fumeuses, ou plus intimistes dans notre étroite cuisine. Je prie pour que l'alchimie entre les invitées opère. Je déroule le menu pour ne rien oublier, même si je suis sûre de redescendre trois fois dans la journée pour acheter les serviettes en papier, la baguette, le citron manquants. Chez nous, les dîners n'impressionnent guère par leur raffinement – la vaisselle est simple, l'espace restreint, la cuisine basique – mais on s'y sent si bien que nos invités restent souvent jusque tard dans la nuit. Je suis bien décidée à ce que ce soit de nouveau le cas ce soir.

Je ne ressens pas la moindre pointe d'anxiété. Les mammos ne sont recommandées qu'à partir de 50 ans. J'en ai 41, mais j'ai des seins particuliers, tellement denses

que même un médecin ne sent rien à la palpation. Jusqu'à présent, je n'y voyais rien à redire : leur fermeté leur donnait un maintien naturel. Depuis que j'ai 35 ans, mes gynécos successifs me recommandent de les faire surveiller tous les deux ans. Comme tout le monde, j'ai flippé lors du premier examen. On s'imagine toujours le pire. Puis une routine s'est mise en place, au point que j'ai fini par me rendre à ces rendez-vous médicaux sans plus y réfléchir.

Je suis si peu hypocondriaque que, même lorsque la jeune fille pose un regard fixe sur mes seins une fois les radios terminées, je ne lève pas un sourcil.

- Vous avez le sein gauche plus gros que le sein droit.
- Oui, ça a toujours été le cas.
- Je vais refaire une radio.

Je patiente un moment en salle d'attente, puis le docteur Maillol vient me chercher pour l'échographie. Je ne me souviens pas avoir déjà eu affaire à lui. Le liquide transparent et visqueux qu'il applique sur mon torse pour faire glisser la sonde me rappelle le temps de ma grossesse. Au bout de quelques minutes, ses yeux quittent l'écran. Il me dit qu'il a besoin de faire un examen complémentaire, une biopsie. « Je vais voir si on peut vous la faire maintenant, ici. » Il sort.

Seule dans la petite pièce maintenue dans une semi-pénombre, allongée sur le matelas recouvert de papier, il me faut quelques secondes pour réaliser que l'on quitte

le chemin de la procédure classique et qu'il y a peut-être matière à s'inquiéter.

Il revient. « On peut vous faire la biopsie maintenant. » Je ne sais pas ce que c'est, mais je suis soulagée que la prochaine étape arrive si vite. Je lui demande une explication. « Une biopsie, c'est un prélèvement. L'échographie révèle trois lésions atypiques. On a besoin de savoir ce qu'il y a dedans. » Il voit ma panique monter. « C'est une procédure fréquente, ne commencez pas à vous imaginer des choses terribles. »

Il doit avoir un peu plus de 40 ans. Tout dans son attitude marque une réserve, mais le ton de sa voix, bien qu'assuré, reste très doux. Je lui suis reconnaissante de choisir ses mots avec soin, visiblement conscient du poids monstrueux que chacune de ses paroles peut prendre dans l'esprit d'une patiente chez qui il sème le trouble. « C'est la docteure Clama qui va vous faire l'examen, sous anesthésie locale. C'est quelqu'un de super, ça va très bien se passer. »

Elle m'inspire effectivement confiance sur-le-champ, expliquant chacun de ses gestes à l'avance d'une voix posée et résolue, me scrutant avec attention. Elle anesthésie la zone, puis arme une sorte de pistolet jaune avec une grande aiguille creuse, tout en identifiant par échographie l'endroit précis qu'elle doit viser pour y faire le prélèvement. Bénéficier d'une médecine aussi sophistiquée a quelque chose d'éblouissant.

Je ne crains pas les aiguilles et ne sens plus mon sein, je n'ai donc pas vraiment peur, mais les choses prennent rapidement une tournure déroutante. Les lésions à analyser se dérobent sous l'aiguille. La médecin a beau littéralement leur tirer dessus, avec un « clac » caractéristique, elle doit s'y reprendre à plusieurs fois pour obtenir ce qu'elle veut. Au bout de la dixième tentative, j'arrête de compter. Ces longues manipulations, combinées à l'anesthésie, me plongent dans un état second. Les oreilles bourdonnantes, j'ai un pressentiment : ces lésions récalcitrantes sont cancéreuses.

Les larmes se mettent à couler, irrépressibles et continues. Je ne pleure pas de douleur, ni même de peur. Je pleure parce que je suis en état de choc. Je vois ma vie défiler. Je trouve une logique à ce qui m'arrive : je ne pense pas que je vais mourir maintenant. Mon corps m'envoie un avertissement. À court de ressources, il n'a plus d'autres moyens que celui-là pour me dire qu'il n'en peut plus de tout le sucre que mes compulsions alimentaires lui envoient depuis tant d'années.

Cela n'a aucun fondement scientifique, mais c'est ce que je crois. Et à supposer que je me fourvoie, les cellules cancéreuses se nourrissant de sucre, mon corps a trouvé un moyen radical de m'en dégoûter. Ironie du sort, j'ai envoyé le matin même l'édition de ma newsletter à mettre en ligne dans l'après-midi. Intitulé « Ma guerre contre le sucre », il commence par « Je me demande si le sucre aura ma peau ». Tout cela est d'une logique implacable.

Les conséquences ne sont pas uniquement négatives. Allongée sur la banquette, en train de me faire examiner, je ressens physiquement l'éloignement des soucis de ma vie quotidienne, comme des murs qu'on repousse avec les mains. Soudain, plus grand-chose n'a d'importance. Même l'éventualité de perdre mes cheveux me paraît mineure. S'il faut en passer par là pour pouvoir continuer à vivre aux côtés de Mark et de Gustave, je suis prête.

Une fois la biopsie terminée, j'attends dans le hall que le docteur Maillol me rende mon dossier médical. Je suis livide. Une employée me propose un carré de chocolat noir. Je refuse. Plus de sucre.

Le docteur Maillol finit par venir me voir. « Ça ne va pas trop, hein ? » Il a l'air sincèrement soucieux de mon état. Je lui réponds d'une voix blanche : « Non, mais ça ira bientôt mieux. » Je crois en avoir fini pour ce jour-là. « Voilà votre dossier. Par précaution, je voudrais aussi qu'on vous fasse une IRM. Juste pour m'assurer qu'il n'y a rien ailleurs que dans les trois lésions. » Je sens le sol se dérober sous mes pieds. On ne demande pas une IRM sans de bonnes raisons. « On n'en fait pas ici, mais on a un autre centre dans le XV^e arrondissement. C'est moi qui vous la ferai. Je vais appeler pour qu'on fixe le rendez-vous. Quand pouvez-vous vous libérer ? »

Il appelle, me propose le vendredi suivant. J'accepte sans même vérifier mon agenda. « Comme ça, on aura peut-être déjà les résultats de la biopsie. Ils vont arriver chez votre gynéco, appelez-le pour en discuter avec lui. »

Avant de me quitter, il me donne sa carte. « Si vous avez la moindre question, appelez-moi. » Il n'y a pas que du professionnalisme dans sa voix. Lui et la docteure Clama mettent de la tendresse dans leurs relations avec moi. Je ne pourrais être mieux prise en charge.

Dehors, de nouveau en larmes, je marche machinalement jusqu'à la rue de Lévis, point névralgique du XVII^e arrondissement. Il est midi passé, les piétons s'activent autour des étals des marchands de primeurs. Je ne sais plus si je dois me joindre à eux ou annuler le dîner. Je reste un long moment plantée sur le trottoir, hésitante et sonnée. L'air froid finit par me gagner. Je décide que je n'ai pas envie de rester seule avec Gustave, un soir pareil. Je fais mes emplettes puis m'assieds à la terrasse d'un café de l'avenue de Villiers. Je n'ai pas faim mais j'ai besoin de prendre des forces avant d'appeler Mark.

Mark est le directeur éditorial d'une agence de communication connue pour son concours annuel de publicité international. La remise des prix, aboutissement de mois de travail, s'est tenue la veille à Berlin. C'est pour lui le moment le plus stressant de l'année. D'habitude, je ne l'appelle pas durant ce voyage. Je le laisse se concentrer sur la sélection du jury et l'organisation de la soirée de clôture. Mais aujourd'hui, j'éprouve le besoin de lui parler.

Je tombe sur son répondeur, lui envoie un texto : « Peux-tu me rappeler s'il te plaît ? » Il me répond sans tarder : « Je suis dans un taxi, j'arrive à l'aéroport, je t'appelle dans cinq minutes. Tu me fais un peu peur. »

Mon ton est neutre, mais il sait que j'avais une mammo ce jour-là.

Quand on finit par se parler, je marche dans la rue vers la maison. Je lui explique la situation, regardant sans les voir les toits de tôle et d'ardoises des immeubles haussmanniens, en harmonie avec le gris du ciel. Il cherche à me rassurer, approuve ma décision de maintenir le dîner : « Ça te fera du bien. »

Après avoir raccroché, j'ouvre une page de notes sur mon iPhone et y déverse mon ressenti de la matinée. Je le fais sans réfléchir, dans un style télégraphique. J'ai besoin de mettre à distance ce que je viens de vivre. Je pressens que cette journée est cruciale dans ma vie, qu'il y aura un avant et un après, que demain je penserai déjà autrement. Je souhaite me souvenir de tous les états par lesquels je vais passer. Je ne fais pas confiance à ma mémoire. Enfant, j'écrivais dans des journaux intimes que je finissais toujours par jeter, convaincue que ce que j'y avais écrit n'avait aucun intérêt. Aujourd'hui, je regrette de ne pas savoir ce que je pensais quand j'avais 12 ans. J'en ai 41, ma vie est en train de basculer, cette fois je ne ferai pas la même erreur.

Mark a raison. Une fois rentrée, cuisiner m'apaise. Quelques heures plus tard, je me sens suffisamment forte pour faire l'effort de remiser mes interrogations dans un coin de ma tête et ne pas en parler à mes invitées. À quoi bon ? Quels mots pourraient trouver mes amies face à l'incertitude ? Me confier ne ferait que jeter un

froid. Charlotte, l'une des plus proches, est la seule que je mets dans la confiance. Elle m'écoute avec attention mais reste convaincue que je n'ai rien. La soirée est une réussite. Sans le savoir, par leurs rires, leur humour et leurs préoccupations, mes amies me font du bien. Les conversations s'amorcent naturellement, Gustave charme tout le monde. Je me coule avec soulagement dans mon rôle de maîtresse de maison.

Vendredi 24 novembre

À la rédaction de *L'Express*, je préviens mon équipe que j'ai un rendez-vous médical et me rends à l'IRM dans un tel état de stress que je ne peux fixer mon attention sur rien. Tout au long de la semaine, l'attente a été interminable. Mark vient de partir pour une semaine à Malte. Des vacances en solitaire, prévues depuis longtemps. Il voulait annuler, j'ai insisté : il a besoin de ce temps de récupération après le stress de sa remise de prix et les semaines à venir s'annoncent si éprouvantes que quelques jours au bord de la Méditerranée lui feront le plus grand bien.

Au centre d'imagerie médicale, un jeune homme me place sans trop d'explications à plat ventre sur une banquette, les seins laissés libres dans un trou prévu à cet effet. Une fois dans la machine, les sons incongrus de l'IRM me font penser à de la *house music*. Je nage en plein surréalisme.

Le docteur Maillol me reçoit ensuite pour me communiquer les résultats. « Je ne vois rien à l'IRM. » Puis il me demande si j'ai reçu ceux de la biopsie. Je ne les ai pas. Comme je savais que je le voyais aujourd'hui, je n'ai même pas cherché à contacter mon gynéco. Il hésite. C'est à mon gynéco de prendre le relais, mais le docteur Maillol a lui-même cherché à le joindre, sans succès. « On ne peut pas vous laisser dans la nature comme ça. »

Il appelle la docteure Clama, qui a mes résultats. Leur échange est bref. Il raccroche, se lève, marche vers le fond de la pièce, mal à l'aise. « Il faut opérer », finit-il par me dire. Je sens un courant d'air froid sur mes épaules. Je lui demande si c'est cancéreux. « Oui, ça l'est. » J'enlève mon manteau : maintenant, j'ai trop chaud.

J'ai beau repenser chaque jour à cette scène, sur le moment je ne suis pas dans le même état de sidération que la semaine passée. Le docteur Maillol ne fait que confirmer ce que j'appréhendais. Cela me permet de rester attentive à la suite. Lui a déjà retrouvé son calme. « On va vous opérer, et tout ira bien. Vous avez l'air d'avoir la tête sur les épaules. C'est un moment désagréable, mais vous retrouverez bientôt une vie normale. Si vous êtes d'accord, je peux appeler un chirurgien que je connais très bien. Quelqu'un de formidable. Si ma femme était dans votre cas, c'est à lui que je ferais appel. » J'accepte. Il l'appelle. Le docteur Solaris peut me prendre trois jours plus tard. Ils ont l'air proches. Le docteur Maillol lui explique brièvement la situation : « Carcinome lobulaire infiltrant de 12 millimètres, HER2 négatif, un enfant, pas de relais

gynécologique. » Il déroule les faits d'un ton neutre mais précautionneux. Je me sens entre de bonnes mains. En partant, je le remercie pour son approche particulièrement humaine, la voix étranglée par l'émotion.

« La façon d'annoncer un cancer conditionne l'avenir de la patiente », peut-on lire dans *Revivre après un cancer du sein*¹, l'un des nombreux livres que j'ai consultés plus tard, lorsque j'ai eu besoin de mieux comprendre la maladie. Je crois beaucoup à cette allégation. Dès le départ, le docteur Maillol m'a mise sur les rails de la guérison.

Dehors, je reprends vite mes esprits. La nouvelle ne m'a pas démolie. Le choc, c'était l'échographie. Alors que j'écris ces lignes plusieurs mois après les faits, ni Mark ni moi ne nous souvenons du coup de fil que je lui ai forcément passé pour lui annoncer que j'avais un cancer, preuve que ce moment précis nous a peu marqués. Pas de larmes, pas de tristesse. Je suis déjà dans l'action.

Ce que mes notes attestent en revanche, c'est qu'à cet instant, pensées et émotions inavouables se bousculent dans ma tête. J'aurais été déçue si ça n'avait pas été *ça*. Je sens confusément que ce cancer m'est nécessaire pour retrouver l'équilibre. Pire, j'éprouve une excitation fugace à en être là, à côtoyer l'une de mes plus grandes craintes. Je finirai peut-être par déprimer, mais pour l'instant, le médecin m'a suffisamment rassurée pour que l'attrait de la nouveauté et le frisson de l'aventure prennent le pas

1. Dr Valérie Foussier et Dr Patrick Tubiana, Éditions J. Lyon, 2011.

sur la peur. Il se passe enfin quelque chose de dramatique dans ma vie sans histoire. Ma jubilation tranche avec l'idée que l'on se fait de la maladie. Tous ces sentiments mêlés m'encombrent mais je n'en ai pas honte : vivre cet événement comme une expérience me protège des idées noires.

La seule chose qui m'ennuie, c'est que je vais effrayer mes parents et ma sœur Daphné avec cette tuile alors que notre famille est déjà confrontée à une série noire. En juin, mon père a découvert qu'il avait un cancer de la prostate. Un homme sur deux en a un passé 70 ans – il en a 73. Le sien a été détecté tôt et il vit sa radiothérapie sereinement, mais ma mère est assez préoccupée comme ça. Le beau-père de ma sœur est dans le coma depuis un malaise inexplicable cet été. En septembre, mon oncle est mort des suites d'un cancer du rein. Ma marraine souffre depuis un an d'un cancer du foie très agressif. Ça commence à faire beaucoup. Et où cela va-t-il s'arrêter ? Mark vient d'avoir 50 ans, je me promets de le convaincre de faire rapidement tous les examens recommandés à cet âge.

Je prends mon temps pour retourner au bureau. Il est trop tôt pour que j'en parle. Incapable de me concentrer, je passe l'après-midi à faire semblant de travailler. Le soir, un journaliste de mon équipe nous a conviés à son pot de départ, au bar d'un hôtel chic du XV^e arrondissement. L'alcool est propice aux confidences mais je me retiens. Je me sens trop fragile pour continuer à maîtriser mes émotions un verre de vin dans le ventre. Une annonce dans ces circonstances serait absurde et égoïste. Je préfère me

tenir au bord de la gaieté ambiante. Je rentre tôt, heureuse d'avoir à prendre le relais de la baby-sitter.

Gustave, encore debout, me couvre de câlins. Il a six ans. Je ne lui ai jamais rien caché, je ne vais pas commencer maintenant. « Aujourd'hui, j'ai vu le docteur. Il m'a dit que j'avais quelque chose de mauvais à l'intérieur du sein. On va m'opérer pour l'enlever et après ça ira mieux. » Il me demande si je vais mourir. « Oui, un jour, mais pas tout de suite et probablement pas à cause de ce cancer-là, puisqu'on me l'enlève. » Il semble convaincu, me quémande une vidéo sur Netflix.

Depuis, on m'a souvent demandé si je pensais davantage à ma mort. C'était rarement le cas auparavant. La maladie n'y a pas changé grand-chose. La mort me dépasse. Je n'arrive même pas à y réfléchir, sûrement parce que j'ai l'immense chance de ne pas avoir encore connu de grand deuil dans ma vie. Je ne suis pas croyante, mais mon père m'a transmis son approche stoïcienne : la mort surviendra quand elle le décidera ; le moment venu, il n'y aura plus rien à craindre puisque tout sera fini. D'ici là, autant se concentrer sur une vie riche et bien menée. Et puis, du côté de ma mère, la plupart des femmes vivent très âgées. Mes tantes étaient ou sont encore des forces de la nature. Je m'identifie à elles, convaincue que je n'en suis qu'à la moitié de ma vie.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Un cancer pas si grave
Geraldine Dormoy



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**, **invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

A L I S I O